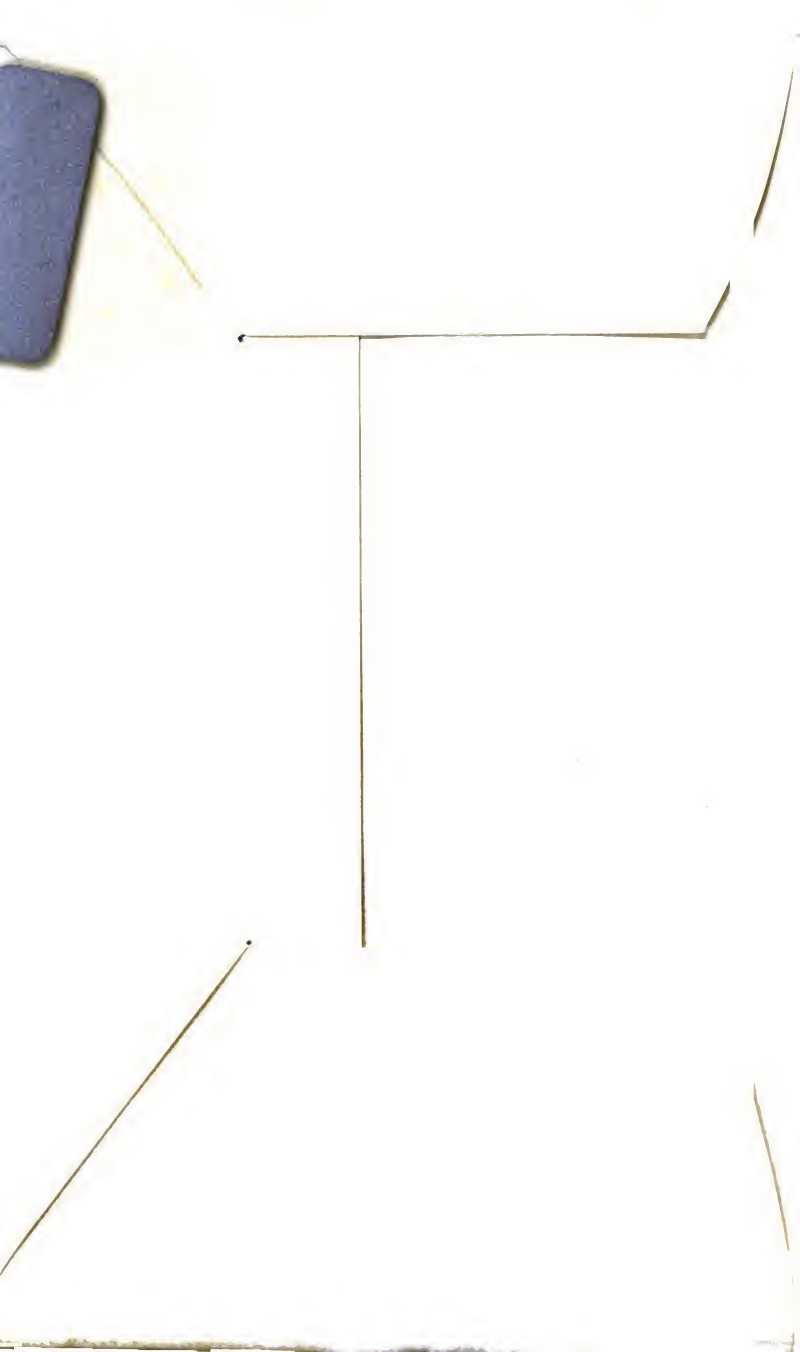


B. N. C
FIRENZE

20

15



2015

110-213

LE GOUVERNEMENT

AT

DE

**Sainte-Marie
aux Bois,**

ÉPISEDE.

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

Sur la Guerre d'Espagne

EN 1823.

PAR M. LE VICOMTE DE MARTIGNAC.



BRUXELLES,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES AUGUSTINS, N° 16.

1831.

20.15 .

20. 15

20.45.
17=1

LE COUVENT
DE
SAINTE-MARIE.
AUX BOIS.

1871, 1872

1873, 1874

1875

2

LE COUVENT
DE
SAINTE-MARIE
AUX BOIS,
ÉPISODE.

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE
Sur la guerre d'Espagne
EN 1823.

PAR M. LE VICOMTE DE MARTIGNAC.



BRUXELLES.

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES AUGUSTINS, N° 16.

1831.





NOTICE

sur

LA GUERRE D'ESPAGNE

EN 1823.

LA *Nouvelle* dont j'ai autorisé la publication dans *la Revue de Paris*, et qui est aujourd'hui réimprimée, fait partie d'un ouvrage sérieux et grave dont je m'occupe depuis long-temps. Cet ouvrage est l'*Histoire de l'Expédition faite en Espagne en 1823*. De nombreux récits de cette expédition ont été publiés, mais ces récits n'en comprenaient que la partie militaire et n'en offraient par conséquent que le côté le moins curieux et le moins intéressant. L'histoire que je prépare la présentera au contraire sous son point de vue politique, le seul qui n'ait été encore ni traité ni connu.

La série des faits qui ont conduit le gouverne-

ment à l'intervention , l'esprit dans lequel elle a été entreprise , les difficultés innombrables qu'elle a rencontrées de la part de ceux au profit desquels elle semblait faite , l'établissement de la junte provisoire de Bayonne , celui de la régence de Madrid , la lutte constante qu'il a fallu soutenir contre ceux qu'on allait secourir et en faveur de ceux qu'on allait combattre , la marche de l'armée au milieu de cette lutte , la complication amenée par les événemens du Portugal et par l'influence de la diplomatie étrangère , la délivrance du Roi et les circonstances qui l'accompagnèrent , une foule de faits qui font connaître les dispositions des habitans , leurs mœurs politiques , leurs préjugés , leur caractère , tels sont les élémens dont se composera cet ouvrage.

Entrepris il y a quatre ans , il ne tarda pas à être abandonné , à cause des travaux de mon ministère , qui ne me laissaient pas la possibilité de donner une seule pensée à des occupations qui lui fussent étrangères ; plus tard , je fus retenu par les difficultés que je trouvais à rendre un compte public de l'importante mission dont j'avais été chargé , et par un sentiment de convenance dont les exigences m'arrêtaient à chaque pas.

Ce que je ne crus pas *pouvoir* alors , je crois aujourd'hui le *devoir*.

Après avoir exalté outre mesure et avec toute l'exagération de la flatterie , le succès de l'expédition de 1823 , on en est venu à ne parler d'elle qu'avec l'accent du dédain et du mépris ; on la considère , ou du moins on la qualifie comme un sujet de honte pour la France , comme une action ignominieuse qu'elle a besoin d'expier , comme une tache qu'on regrette de ne pouvoir effacer de son histoire.

La haine qu'on porte à l'intervention , ou plutôt à l'application qui en a été faite à la révolution espagnole , et l'irritation qu'on éprouve à l'aspect de ce trône absolu relevé près de nous , ne permettent pas de juger avec impartialité et en eux-mêmes , les actes qui ont eu cette origine et ce résultat.

On confond dans une réprobation commune et égale , le principe de l'expédition et l'expédition elle-même ; et l'animadversion est telle , qu'elle va jusqu'à flétrir aujourd'hui l'honneur d'une armée dont la conduite fut justement admirée par l'Europe entière , et qui força ceux qui la calomnient maintenant , à lui rendre alors une éclatante justice.

Dans de telles circonstances, j'ai cru devoir reprendre l'ouvrage abandonné. Chargé auprès de l'armée française et de son chef; d'une mission toute de protection, d'ordre et de paix intérieure, j'ai vu de près les faits dont se compose cette opération qu'on traite avec une si cruelle injustice. Il me semble que ma mission ne sera point achevée tant que la vérité ne sera pas connue, et que les hommes que cette vérité honore auraient le droit de se plaindre de moi, si je n'achevais pas de la remplir.

Je la remplirai donc, et tel est le but du travail auquel je me livre. Aujourd'hui je demande à ceux qui veulent être justes, de se défier du langage passionné de l'esprit de parti, et de suspendre leur jugement jusqu'à ce que leur conscience soit éclairée. La gravité du litige vaut bien qu'on attende, pour prononcer, que les deux parties aient été entendues; et quelques explications que je puis d'avance consigner ici, en feront peut-être sentir la nécessité. C'est l'objet que je me propose.

Trois choses doivent être considérés dans l'expédition de 1823 : le principe de l'intervention, les résultats de l'opération entreprise, et les actes par lesquels cette opération a été consommée. Ces

trois choses sont entièrement distinctes , car des intérêts bien divers sont mêlés à leur solution ; elles devront donc être traitées séparément.

La question du droit que peut avoir un pays d'intervenir dans les affaires intérieures d'un autre pays , ne peut guère être considérée d'une manière générale , et discutée avec quelque utilité comme un principe absolu. C'est surtout à son application que les difficultés sérieuses commencent , parce que si on peut raisonner froidement sur des théories abstraites et qui vous touchent peu , il n'en est pas de même des actes qui vont directement à un but déterminé. Au moment de l'action , la théorie disparaît ; il ne reste plus que le fait positif , avec tous les intérêts qui s'y rattachent et toutes les passions qui s'en emparent.

Ainsi , ceux qui combattaient hier l'intervention comme contraire au droit des nations , la considéreront demain comme permise et même comme obligatoire. Ainsi , celle qui parut autrefois une nécessité absolue , paraît aujourd'hui un odieux abus de la force , selon l'usage qu'on en veut faire et le parti auquel appartient celui qui la qualifie.

Il suit de là que l'intervention devient un sujet

de controverse inépuisable comme tous les dissentimens politiques.

Sans doute , au milieu de ce choc des passions contraires et des opinions opposées et violentes , il existe sur cette matière des règles plus positives et plus sûres que la raison indique , que le droit public autorise , que l'expérience consacre ; mais la question en elle-même est encore trop vaste et trop grave pour être abordée légèrement et par voie d'analyse. Je me garderai bien de hasarder sur ce sujet une imprudente esquisse , lorsque personne ne peut avoir oublié le tableau brillant et animé qui fut tracé en 1823 par le grand et magique écrivain à qui Louis XVIII avait confié la direction des affaires extérieures. Cette tentative serait d'ailleurs sans nécessité pour l'objet purement transitoire que je me propose en ce moment.

Je comprends très bien qu'il y ait aujourd'hui , et même qu'il y ait eu en 1823 , deux opinions contraires sur le principe de l'intervention appliqué à l'Espagne telle que l'avait constituée la révolution de 1820 : je ne comprendrais même pas comment il pourrait en être autrement , et je n'ai nullement l'intention d'imposer à personne celle de ces deux opinions qui prédomina alors.

Ce n'est pas là l'intérêt qui me presse.

Après avoir repoussé le principe de l'intervention et surtout son application à l'Espagne de 1820, l'attaque se dirige contre les résultats qu'elle a produits, et elle montre la liberté détruite dans un pays voisin, et des bras français employés à forger des chaînes.

Sur ce point je dirai ici quelques mots, parce qu'il tient de plus prêt à mon sujet, et ce peu de mots suffiront pour prouver que la question mérite au moins d'être examinée, et qu'elle a droit d'exiger les honneurs d'une discussion sérieuse et approfondie.

Si l'on veut apprécier sainement les résultats d'une intervention armée, il faut envisager d'une part ce qu'elle a dû produire et ce qu'elle a produit en effet dans l'intérêt du pays qui l'a exercée, et de l'autre, ce qu'elle a opéré dans le pays où elle a pénétré.

C'est sous ce double rapport que les événemens de 1823 devront être jugés.

Pour savoir si les résultats de ces événemens ont pu être considérés comme avantageux à la France, il faut évidemment voir la France telle qu'elle était alors, avec son gouvernement et sa

dynastie. Des actes de politique ne peuvent être jugés qu'en les rapprochant de l'époque où ils ont eu lieu, des circonstances dans lesquelles ils ont été consommés, des intérêts qu'ils ont eu en vue de favoriser. Rien ne serait plus injuste et moins logique, que d'appliquer à des faits accomplis en 1823, les idées, les doctrines et les institutions de 1831.

En 1823, la lutte existait déjà entre la légitimité royale et la souveraineté populaire. Cette guerre des rois et des peuples dont on a souvent parlé depuis était commencée, et la révolte de l'île de Léon en était, sans aucun doute, un des actes les plus graves et les plus dignes d'attention. Cette semence qui se répandait autour du lieu où elle était née, avait germé en Portugal et semblait rechercher notre sol, déjà préparé pour la recevoir.

La France était alors soumise à l'autorité royale prenant sa source dans la légitimité. Son gouvernement était constitutionnel sans doute, mais sa constitution était l'ouvrage de la royauté; c'était le trône qui l'avait donnée et le peuple qui l'avait reçue.

La constitution espagnole avait une origine contraire : elle avait été imposée à la royauté dont la

part avait été faite par la révolution et mesurée comme il convenait à la révolution.

Le gouvernement monarchique de la France avait un intérêt facile à comprendre à étouffer dans son germe un principe qui lui était hostile et dont le développement n'était pas sans danger pour lui.

D'un autre côté, il importait à la dynastie rentrée, après vingt années, dans un pays dont la gloire militaire s'était élevée au plus haut degré pendant son absence, d'accoutumer son armée au drapeau qu'elle avait rapporté : il lui fallait une occasion favorable de la voir de près, de se lier avec elle, et elle comprenait bien que le lien le plus solide et le plus durable qu'un prince puisse contracter avec des soldats, est celui qui se forme en partageant avec eux la fatigue des camps et les dangers du champ de bataille.

Ce double but que dut se proposer le gouvernement de Louis XVIII, fut atteint par l'expédition de 1823 ; et il faut reconnaître, sous peine d'être soupçonné de manquer de franchise, que jamais, en effet, la restauration ne parut plus solidement établie qu'après le succès de cette expédition.

On déplore, il est vrai, les résultats qu'elle a eus pour l'Espagne elle-même, et l'on montre le

despotisme relevé par nos armes , et un peuple entier rendu à l'esclavage par les efforts d'un autre peuple qui devait être l'ami et le défenseur de la liberté.

Je ne suis pas plus le partisan du despotisme que de l'anarchie : j'ai une haine égale pour ces deux fléaux du monde civilisé , dont l'un doit toujours finir par engendrer l'autre.

J'aurais voulu plus que personne que le roi d'Espagne rendu à son autorité , profitât de la grande leçon qu'il venait de recevoir , pour essayer de donner à son pays des lois régulières , positives et généreuses : j'aurais voulu qu'il sentît qu'il n'y avait dans l'arbitraire pas plus de garantie pour le pouvoir qui l'exerce que pour le peuple qui le subit. Ce n'est pas comme lui , sans doute , que j'aurais compris les devoirs et les nécessités d'une restauration qui devait être inespérée.

Toutefois , pour juger du bien ou du mal qui a pu résulter pour l'Espagne de l'expédition qui a rendu à son souverain le pouvoir qu'il avait perdu , pour apprécier le sentiment qu'en ont dû éprouver et conserver ses habitants , la première condition est de connaître le pays , ses habitudes , ses affections , ses dispositions naturelles ; et sur ce point ,

ceux qui prononcent un arrêt de flétrissure avec le plus d'assurance, sont ceux qui manquent le plus de documens.

Ce serait une grande et grossière erreur que de croire qu'en 1823, le peuple Espagnol eût adopté avec chaleur les principes de la constitution nouvelle qu'on lui avait imposée.

L'esprit qui avait donné naissance à la révolution militaire de l'île de Léon n'avait nullement pénétré dans les masses. Vivement adoptée dans les grandes cités par le haut commerce, par les jurisconsultes, par les médecins, par les hommes adonnés aux sciences et aux lettres, cette révolution avait trouvé beaucoup plus d'opposition que de sympathie dans les classes inférieures et surtout dans les habitans des campagnes.

J'ai parcouru l'Espagne en 1823; je l'ai étudiée comme un homme sans prévention, qui, par devoir, cherche à connaître exactement les préjugés, les habitudes, les affections et les besoins d'un pays; comme un homme d'honneur et de conscience, appelé à exercer une influence quelconque sur l'avenir d'un peuple, comprend toute la gravité, je dirai presque toute la sainteté d'une pareille tâche. Armé de défiance contre les intri-

gans de toute espèce , contre les ambitieux qui attendent le pouvoir par la popularité , ou qui le sollicitent de la tyrannie ou du fanatisme , j'ai demandé la vérité aux hommes qui ne pouvaient avoir aucun intérêt à la déguiser. Je l'ai poursuivie dans les clameurs de la place publique , dans les entretiens du salon , dans les confidences du cabinet , dans les doléances de la chaumière , et je suis demeuré convaincu que l'esprit populaire , l'esprit des masses , l'esprit dominant , n'était nullement préparé à recevoir , à agréer , à comprendre un gouvernement qui eût eu quelque analogie même avec celui que nous avions alors. Je pourrai citer les élémens dont cette conviction s'est composée , et je ne serai embarrassé que dans le choix des faits et des paroles dont le souvenir m'est resté.

Peut-être suffirait-il , pour donner une juste idée des dispositions de la population espagnole , de rappeler ce que personne ne peut avoir ignoré ni révoqué en doute.

Lorsque nous pénétrâmes en Espagne les armes à la main , le peuple savait quel était le but de notre entreprise. Une proclamation répandue avec profusion et distribuée dans les moindres villages , avait fait connaître à tous l'objet de l'intervention.

Il s'agissait de délivrer le roi et de rendre à la couronne l'autorité que lui avait arrachée la révolution. Tel était l'unique projet de la France, et ce projet était avoué et proclamé.

Si la révolution eût été populaire, si la constitution qui fut son ouvrage avait été adoptée par la nation espagnole, ceux qui s'annonçaient comme venant pour la détruire, auraient été regardés par elle comme des ennemis et traités comme tels.

Je vais plus loin : si le peuple espagnol eût été seulement indifférent pour les nouvelles institutions qu'on lui avait données, s'il n'en avait pas supporté le poids avec regret et répugnance, sa fierté naturelle, dont l'expérience nous a appris à bien connaître l'indomptable énergie, l'aurait porté à repousser avec indignation l'étranger qui venait à main armée détruire les lois du pays.

C'est ainsi que l'avait prévu en France ceux qui étaient mal informés du véritable état des choses, ou qu'aveuglait l'esprit de parti. Ils avaient prédit que l'armée française trouverait au-delà des Pyrénées les villages déserts, les villes abandonnées, les populations en armes, partout la vengeance et la haine.

Qu'arriva-t-il, au contraire ? nous pénétrâmes

en Espagne sans rencontrer un ennemi. Abandonnée ou attaquée par les habitans , l'armée qui devait nous combattre se repliait en désordre longtemps avant notre approche. Partout les populations entières accouraient au devant de nous ; partout les villes , les villages , rivalisaient d'empressement et de zèle pour exprimer leur joie et manifester leur adhésion et leur reconnaissance.

A l'aspect de cette ivresse générale , au bruit de ces acclamations universelles d'amour pour ce que nous venions rétablir , de haine pour ce que nous venions détruire , l'aveuglement seul , ou l'obstination qui lui ressemble , pouvait se méprendre sur les sentimens du pays , et nier encore que notre guerre à la révolution armée fût une alliance avec la population presque entière.

A l'aide de ces faits qui sont déjà notoires et que j'aurai occasion d'exposer avec plus de détails et de précision , il sera facile de voir si ceux qui déclarent les résultats de l'expédition de 1823 contraires aux vœux et aux affections de l'Espagne , ne font pas reposer leur opinion sur une fausse base , et si la vérité ne se trouve pas dans l'opinion contraire , que les événemens subséquens semblent de nouveau avoir confirmée.

J'ai dit que ce grand procès méritait au moins d'être examiné, et c'est, je l'espère, une conclusion provisoire que personne ne voudra contester.

Mais ce n'est point là encore l'objet principal de ma sollicitude, celui sur lequel il m'importe d'écarter les préventions et de prévenir les jugemens erronnés. Les points sur lesquels je viens de jeter un coup-d'œil rapide intéressent la responsabilité morale du gouvernement qui ordonna et prépara l'expédition ; celui dont il me reste à m'occuper touche à la renommée de ceux qui l'ont faite. Les premiers rentrent dans les discussions de principes et d'opinions politiques qui sont du domaine de la controverse : le dernier repose sur des faits qui touchent à l'honneur.

On a dit, on a répété que l'armée française avait prêté son appui à des actes de violence, qu'elle avait favorisé ou toléré le meurtre, les fureurs des partis, les excès qui accompagnent des réactions désordonnées.

Jamais accusation ne fut plus grave ; mais jamais il n'en fut de plus injuste et de moins justifiée.

Expliquons-nous sur ce point.

On nous avait annoncé que partout nous au-

rions des populations à combattre; partout nous en eûmes à calmer et à contenir.

Rien ne peut peindre l'exaspération violente où nous trouvâmes les esprits, l'ardeur avec laquelle les masses réclamaient tout ce qu'on avait détruit, la violence des clameurs qui vouaient à la mort les auteurs de la révolution. Les récits que j'en pourrais faire et la mémoire de ce que nous avons vu dans nos temps de trouble ne sauraient en donner une juste idée; il faudrait en avoir été témoin; mais alors on en conserverait un souvenir bien durable, car ce sont de ces impressions qui ne s'effacent pas.

Ce furent là les véritables difficultés, les dangers les plus sérieux et les plus graves; mais le devoir était clairement tracé, et nul ne pouvait s'y méprendre.

Maintenir la paix intérieure, protéger la vie et les propriétés des hommes paisibles à quelque parti qu'ils eussent appartenu, réprimer les réactions, intervenir entre les vainqueurs et les vaincus pour donner appui à ceux qui le réclamaient, faire, en un mot, régner la justice régulière, l'ordre et les lois; telle était la mission que l'armée française avait reçue; telle était surtout la

tâche qui m'était personnellement imposée.

Le Gouvernement français , éclairé par l'expérience des dernières guerres de la Péninsule , averti de cet amour inquiet et jaloux dont ses habitans sont animés pour leur indépendance nationale , avait bien compris que le respect pour cette indépendance était une condition rigoureuse du succès ; il sentit que , pour détruire toute crainte de domination étrangère , toute inquiétude de projet de conquête , il fallait , dès les premiers pas , substituer au gouvernement détruit , un autre gouvernement composé de nationaux , et lui confier l'administration des provinces , à mesure qu'elles seraient occupées.

Mais comme il importait que ce gouvernement provisoire marchât d'accord avec l'armée qui le protégeait , qu'il ne se laissât pas entraîner par l'esprit réactionnaire , qu'il ne devînt pas l'instrument d'un parti , mais au contraire un moyen d'ordre et un agent de pacification , on plaça entre le chef de l'armée et lui un intermédiaire chargé de le maintenir dans la direction régulière et protectrice qui lui serait imprimée , de surveiller sa marche , de l'avertir s'il s'égarait , et d'appeler son action et sa sévérité partout où il se trouvait des

excès à réprimer , ou des attentats nouveaux à punir.

C'était là ma mission spéciale ; elle convenait à mon caractère personnel , à mes opinions modérées et conciliatrices ; je n'en aurais pas accepté d'autre ; mais l'Espagne entière peut attester si elle a été fidèlement remplie. Quand je ferai passer sous les yeux de mes lecteurs la longue série des actes , quand ils pourront connaître les obstacles qu'il y a eu à combattre , les influences qu'on a dû repousser , les passions qu'il a fallu vaincre , les préjugés , les lenteurs , les entraves de toute espèce dont il a fallu triompher , ils verront , d'une part , si la tâche était facile , et , de l'autre , si l'énergie et la persévérance ont manqué à son accomplissement.

En attendant , je déclare que partout où nous avons été , les réactions ont été impuissantes , les factions domptées , l'arbitraire puni , les violences réprimées. Je mets en fait que les hommes désarmés et paisibles du parti vaincu ont toujours trouvé près de nous protection et sûreté contre l'arbitraire et la persécution ; que c'était sous les bayonnettes françaises qu'ils cherchaient un asile , et que cet asile ne leur a jamais été fermé.

J'ai accompagné l'armée française d'Irun à Ma-

drid. Après y avoir institué une régence , j'y ai prolongé mon séjour et mes fonctions jusqu'après le retour du corps diplomatique , c'est-à-dire jusqu'au milieu du mois de juillet. Pendant cet intervalle , j'ose affirmer qu'il n'est pas un seul homme qui puisse se plaindre d'avoir eu recours à nous sans en avoir obtenu une protection prompte et efficace.

Cet état de choses a dû se maintenir après mon départ. C'était l'esprit de l'armée ; c'était celui qui animait son chef , ce prince qu'on ne flatte plus , mais qui a montré dans cette expédition difficile une modération courageuse et une probité politique que je ne pourrais passer sous silence sans manquer aux premières obligations d'un historien , la justice et la vérité. Une foule d'actes dignes d'être remarqués , parmi lesquels je me contenterai de rappeler en ce moment la célèbre ordonnance d'Andujar que j'aurai occasion de faire mieux connaître , en déposeront devant la postérité*.

* Je ne parle point ici des plaintes qui se sont élevées à l'occasion des capitulations violées ou méconnues par le gouvernement espagnol , ni de celles auxquelles a donné lieu contre le gouvernement français l'inexécution de quelques

Ce que je raconte ici pour combattre d'injustes agressions, était, en 1823, public, notoire, avoué par tous les partis et reconnu par l'Europe entière. Saluée par les royalistes d'Espagne du titre de *libératrice*, l'armée française recevait le nom de *protectrice* de la reconnaissance du parti

engagemens pris au nom de la France par les chefs de l'armée. Ces plaintes, qui ont besoin d'être examinées, dont je ne conteste pas la gravité et que je crois fondées sur quelques points, sont tout-à-fait étrangères à l'objet de cette notice. Les faits qui leur ont donné naissance sont postérieurs à l'expédition, et n'en font pas partie. On pourrait reprocher les premiers comme des témoignages d'une faiblesse répréhensible au gouvernement qui n'aurait pas su faire respecter ses transactions par le souverain que l'expédition avait relevé; on pourrait dénoncer les secondes comme plus ou moins contraires à la bonne foi; mais ni ces reproches, ni ces dénonciations ne peuvent remonter à l'expédition elle-même, ni par conséquent être appliqués à ceux qui y ont pris une part active.

Je ne m'établis point juge de ces faits qui méritent d'être éclaircis et qui le seront, parce qu'ils appartiennent à l'histoire; mais je les écarte du sujet qui m'occupe, parce que je ne confondrai point les actes de l'expédition elle-même, ceux dont elle se compose, ceux qui la constituent, avec les incidens qui se rattachent à ses suites et à ses conséquences. Ce sont là d'autres acteurs, d'autres intérêts, et des questions d'une autre nature, que mon intention n'est pas de faire entrer dans une esquisse rapide et provisoire qui doit se renfermer dans son objet.

EN 1823.

25

vaincu, et nul ne refusait un tribut d'éloge à sa marche régulière, ordonnée et imposante, au milieu de ce pays agité par tant de passions.

Pourquoi ce qui était alors dans toutes les bouches est-il aujourd'hui contesté? Pourquoi répudier en 1831, au nom de la France, une renommée honorable et méritée, acquise par ses soldats en 1823?

Qu'on proteste au nom des peuples contre une guerre dont le principe a pris sa source dans l'intérêt des rois, cela se conçoit et s'explique. Ce débat fait partie du grand procès qui s'agite entre eux aujourd'hui; mais que la haine pour ce principe s'étende aux cent mille guerriers qui ont rempli avec courage et loyauté une tâche laborieuse et difficile; qu'on parle de honte et d'ignominie à ceux qui n'ont eu d'autre mobile que l'honneur, c'est là une injustice inexplicable contre laquelle ils doivent protester à leur tour.

En 1823, les troupes françaises furent ce qu'elles seront toujours : braves, généreuses, disciplinées, ennemies du désordre et des violences, dignes de l'affection de leur pays et de l'estime des autres peuples.

L'armée d'aujourd'hui ne veut pas être louée aux

dépens de l'armée d'hier, et ce serait un mauvais encouragement pour les services à rendre, que l'injustice dont on paierait les services rendus. Il n'est ni bon, ni politique d'interrompre, fût-ce même au profit de ce qui est, cette longue tradition de gloire et d'honneur qui se rattache au beau nom de soldat français; et il me semble que c'est là un dépôt sacré qui ne devrait trouver parmi nous que des défenseurs.

Voilà ce qu'un sentiment qui sera facilement compris, me faisait éprouver le besoin de dire. Je n'ai pu attendre, pour remplir ce que je regardais comme un devoir pressant, la publication encore éloignée d'un ouvrage qui exige de nombreuses recherches et d'assez longs développemens. J'ai cru pouvoir saisir l'occasion que m'offrait la réimpression d'un épisode qui fera partie de cet ouvrage.

Cet épisode, qui paraît tenir du roman et dont en effet le sujet est à *peu près* d'invention, ne semble pas d'abord appartenir à un travail sérieux et historique, dont la vérité doit être la première



EN 1823.

27

condition ; mais il a été placé là comme une sorte de repos pour le lecteur , comme un cadre destiné à rapprocher et à réunir des noms fameux , des monumens célèbres , des particularités singulières , et encore comme une esquisse de mœurs à laquelle j'ai essayé de donner l'intérêt du drame.

Paris, 5 novembre 1831.



Le Couvent
DE
SAINTE-MARIE
AUX BOIS.

3.

LE COUVENT

DE

Sainte-Marie

AUX BOIS.

ÉPISEDE.

J'étais depuis trois jours à Burgos ; j'avais vu tout ce que cette ville célèbre renferme de curieux et de grand. Les quatre couples de mannequins gigantesques qui sont en possession de représenter les quatre parties du monde , et qui ne montrent leurs costumes bizarres et leurs figures longues et graves que dans les occasions solennelles , avaient déjà exécuté sous mon balcon , ou plutôt au niveau de mon balcon , leurs danses gothiques et mesurées (1).

(1) Voyez, pour ces indications , les notes à la fin du volume.

J'avais visité avec une attention religieuse la fameuse cathédrale fondée par le saint roi Ferdinand , et restaurée par ce Charles-Quint de colossale mémoire , dont le nom est lui-même un monument ; j'avais admiré sa voûte immense qui étonne la vue et qui commande le respect, ses vastes portiques , si imposans par leurs masses, si riches et si minutieusement parfaits dans leurs détails (2).

Au milieu de la place arrondie , sous les péristyles de laquelle la foule circule incessamment , j'avais salué la statue du bon roi Charles III , auquel l'Espagne doit tout ce qu'elle possède d'établissemens utiles et d'industrie profitable.

J'avais porté mon adoration et mes hommages à cette image miraculeuse du Christ que les Augustins conservent avec amour dans l'église de leur couvent , et que tant de pèlerinages , de cures merveilleuses , de conversions touchantes , recommandent depuis long-temps à la vénération des peuples (3) ; mais j'avais encore une visite à faire , et le moment de mon départ approchait.

A une demi-lieue de la ville , se trouve le monastère de Sainte-Marie aux Bois , retraite austère ouverte aux vierges de Burgos , et dont la supérieure exerce une autorité sans limites sur douze couvens et sur vingt villages (4).

Les voyageurs ne manquent jamais de porter

leurs pas curieux vers cet asile redoutable à la porte duquel semblent devoir s'arrêter les passions humaines , et où pénètrent trop souvent , pour s'accroître par la retraite et s'irriter par le silence , la jalousie , le désir de la vengeance , tous les sentimens haineux et violens.

On m'avait conté sur ce monastère fameux de si effrayans récits , on m'en avait fait une description si imposante et si étrange , que j'éprouvais une sorte d'inquiétude vague en pensant que j'allais voir le théâtre où s'étaient jouées tant de scènes dont le souvenir s'offrait toujours accompagné d'un frémissement.

Je partis donc pour le couvent de Sainte-Marie aux Bois , avec cette disposition d'esprit qui rend susceptible d'impressions vives , et qui va pour ainsi dire au devant d'elles. Le chemin qui m'y conduisit n'avait d'abord rien d'effrayant. Je traversai une campagne riante , puis j'entrai dans un bois assez ombragé pour garantir le voyageur des rayons dévorans du soleil d'Espagne , mais pas assez sombre pour inspirer la tristesse ou la terreur.

Cependant , à mesure que nous approchions du terme de notre course , le caractère du paysage prenait plus de gravité ; les arbres se resserraient , les allées devenaient plus étroites , plus obscures ; on cherchait vainement , en regardant en arrière ,

le chemin qu'on avait suivi ; chaque partie de la forêt paraissait se refermer sur vous quand vous l'aviez traversée ; il semblait qu'on se séparait peu à peu du monde , que toutes les communications disparaissaient successivement , et que du lieu vers lequel on s'avancait il ne devait plus y avoir de retour.

Je marchais silencieusement à côté de mon guide, l'esprit préoccupé moins encore par le spectacle qui s'offrait à mes regards, que par les souvenirs que j'y rattachais, et par le tableau vivant et terrible que mon imagination plaçait au milieu de ce sombre cadre.

Après avoir ainsi parcouru une distance dont le temps seul pouvait permettre de mesurer l'étendue, je vis tout d'un coup apparaître devant moi un vaste édifice dont la masse sévère me parut en parfaite harmonie avec la solennelle destination que je lui connaissais. Une façade simple et régulière, qui offrait aux regards trois longues files de croisées étroites et parfaitement semblables entre elles, paraissait indiquer qu'une existence en tout pareille était le partage des êtres à qui ces ouvertures avaries distribuaient également l'air et la lumière.

Un portail en fer, derrière lequel on entrevoyait une porte unie et forte en bois de chêne, se trouvait un peu en avant du bâtiment. Au-dessus s'élevait une longue croix d'ébène que la blancheur des

murs faisait ressortir comme une grande ombre, et qui, placée là ainsi qu'une mystérieuse enseignes, indiquait assez quels voyageurs se reposaient dans cette sainte hôtellerie.

Entre nous et le bâtiment qui avait frappé nos regards, se déroulait une large et longue pelouse entourée d'une haute grille, au travers de laquelle l'œil se promenait agréablement sur les arbres de la forêt.

La pelouse était verte et unie; le terrain n'offrait pas une élévation, il n'était pas partagé par un fossé, pas troublé par un sillon: c'était un immense tapis de verdure sur lequel on aurait cherché vainement le moindre accident ou la plus légère variété: triste et fidèle image de la vie tranquille et monotone dont ces lieux devaient être les témoins; pas un obstacle, pas une fatigue, pas un embarras; une longue suite de jours uniformes jusqu'à celui que la mort devait marquer de sa terrible différence.

Nous arrivâmes jusqu'au bâtiment en foulant le gazon qui nous en séparait. Tout était silencieux et solitaire. Les désordres de la révolution et les alarmes de la guerre étrangère avaient troublé la vieille paix dont on jouissait dans ces lieux. Les vierges vouées à l'autel avaient fui leur tranquille demeure; surprises et tremblantes, elles étaient rentrées dans le monde comme des exilées, et attendaient dans l'inquiétude et la prière le mo-

ment où leur asile se rouvrirait pour se refermer sur elles.

Mon guide sonna à la porte principale. Nous attendîmes assez long-temps sans voir paraître personne, mais nous entendions partant de l'intérieur un bruit sonore d'abord léger, puis insensiblement plus fort, et qui annonçait que du fond de ces longues voûtes quelqu'un marchait pour venir vers nous. La porte s'ouvrit en effet, et nous laissa voir un ecclésiastique dont les cheveux-blancs et la physionomie mélancolique et grave inspiraient le respect. Je demandai à visiter le monastère; le vieillard me considéra avec attention comme pour s'assurer qu'aucune pensée impie, aucune curiosité moqueuse ne m'avait inspiré ce désir. Je n'avais rien à craindre de cet examen : aussi me fut-il favorable.

Je le suivis, et bientôt je me trouvai avec lui dans l'enceinte abandonnée. Je parcourus ces longues allées coupées à des intervalles égaux par les portes des cellules dont j'avais déjà vu les croisées; je visitai les parloirs, sorte de terrain neutre accordé aux regrets des familles où le monde et la solitude ont encore au travers d'une grille quelques entrevues rares et contraintes. J'entrai dans la chapelle, momentanément dépouillée d'une partie de ses ornemens, et cependant belle et riche encore.

Le bon prêtre m'expliquait avec bienveillance la destination de chacune des parties de ce grand édifice confié à sa garde. « Nous voici maintenant », me dit-il en traversant un large vestibule et en arrivant près d'une porte plus grande et plus ornée que les autres, « nous voici au lieu qui a excité votre curiosité et qui attire tant de voyageurs. Cet appartement est celui qu'occupe la supérieure du couvent; ici vous trouvez la puissance et l'humilité, un crucifix et des armoiries; un modeste prie-dieu et un siège magnifique; partout l'image du Dieu qui punit à côté de l'image du Dieu qui pardonne.

» L'abbesse de Sainte-Marie aux Bois, humble et pénitente comme chrétienne et comme fille vouée au culte des autels, est en même temps fière, puissante et sévère, parce qu'elle appartient à une famille antique et illustre, parce qu'elle commande à ses compagnes, parce qu'elle exerce une juridiction absolue et souveraine non seulement sur le monastère où nous sommes, mais sur un grand nombre d'autres soumis à la même règle.

» — Mais », demandai-je à l'obligeant vieillard, « quelle est donc l'origine de cette haute dignité conférée à l'abbesse de Sainte-Marie?

» — La fille de Jean II », me répondit-il,
» celle qui régna depuis sous le nom d'Isabelle-
» la-Catholique, fut élevée dans ce couvent. Un
» jour que la princesse se promenait avec ses jeu-
» nes compagnes sur la pelouse que nous avons
» traversée, des hommes appartenant à un parti
» de mécontents forcèrent la grille et se précipi-
» tèrent sur elle pour l'enlever. L'abbesse, aver-
» tie par ses cris, fit sonner la cloche d'alarme et
» courut se placer sur le passage des ravisseurs,
» auxquels elle n'opposa que sa croix, son cou-
» rage et sa haute renommée de sagesse et de piété.
» Il fallait la fouler aux pieds ou l'arracher avec
» violence du poste périlleux où elle s'était placée.
» Nul n'osa porter sur la sainte femme une main
» sacrilège; on recula, on hésita; pendant ce
» temps des secours arrivèrent, et la fille de
» Jean II fut sauvée.

» Les richesses du couvent, la puissance ex-
» traordinaire de l'abbesse, sont le prix qui fut
» payé pour ce service par le roi Jean, et après
» lui par la royale élève (5). »

Tel fut le récit du vieillard: Tout en lui prêtant une oreille attentive, j'avais examiné avec intérêt l'imposant prétoire d'où l'abbesse gouverne la communauté soumise à son autorité, et la modeste cellule où la religieuse va s'humilier à son tour

sous la puissance divine. « Vous ne voyez là, me » dit le prêtre, que celle qui dirige et qui administre ; entrons ici : vous allez trouver celle qui juge et qui punit. » En parlant ainsi, il m'introduisit dans une salle dont les dispositions intérieures et la sombre teinte m'inspirèrent un sentiment de terreur et de pitié.

Au fond , et sur une estrade élevée , était placé un siège destiné à l'abbesse. Au dessus du siège , on remarquait un Christ dont la forme était pareille à celui que j'avais vu dans l'église des Augustins ; au dessous et des deux côtés de l'estrade , deux sièges destinés aux surveillantes chargées de l'exécution des ordres de la supérieure , et autour de l'enceinte , des banquettes réservées aux religieuses et aux novices.

Au milieu , en face du fauteuil , était jeté un tabouret grossier , et à côté de ce tabouret se trouvait une table sur laquelle on ne voyait qu'un livre , un crucifix et quelques instrumens mystérieux dont je ne pouvais que deviner l'effrayant usage. C'était la place de l'accusée.

Sur un des côtés , une tribune séparée , ayant une communication extérieure , était ouverte aux témoins et même aux étrangers , lorsque la supérieure jugeait à propos de les admettre.

Après m'avoir laissé le temps de contempler ce lugubre appareil , le vieillard ouvrit une porte ca-

chée et me conduisit par un escalier sombre et étroit dans les souterrains du couvent. Là se trouvaient les lieux terribles voués à l'expiation et à la pénitence, de noirs cachots, des voûtes basses et humides, des fers et des verrous. Mon cœur se serra en entrant dans ces demeures du désespoir, et je demandai avec instance à revenir à l'air, au jour et à la liberté.

Nous remontâmes en effet par un autre escalier, et nous nous retrouvâmes dans un des larges corridors qui forment les grandes communications du couvent. « Aucune de ces nombreuses chambres », demandai-je au bon vieillard, « n'est-elle donc » habitée, et êtes-vous le seul être vivant dans » cette vaste demeure ? — Une seule cellule est » occupée, me dit-il, et je vais vous y introduire » si vous vous sentez le courage de voir l'être le » plus malheureux et le plus digne de pitié qui soit » au monde. »

J'hésitais ; il ouvrit une cellule dont la croisée grillée laissait voir la pelouse et la forêt. Près de la croisée, je vis assise et tranquille une fille qui paraissait jeune et belle, malgré la pâleur de son visage et l'air de souffrance et d'accablement empreint sur tous ses traits.

Au bruit que fit la porte, elle tourna la tête vers nous avec lenteur et indifférence, sourit tristement

en reconnaissant mon compagnon, me regarda sans curiosité et reprit sa place en face de la croisée. Le bon prêtre s'approcha d'elle ; il prit sa main : « Brûlante », dit-il en la laissant tristement retomber, « toujours brûlante. La fièvre est là, toujours » là. Pilar », continua-t-il en s'adressant à elle, « que cherches-tu donc là-bas? — Tu ne sais pas? » répondit-elle d'une voix animée mais éteinte ; « je » l'ai vu tout à l'heure dans le jardin ; j'ai voulu » courir vers lui, mais les deux épées se sont » croisées ; le sang a coulé, et il est tombé ; j'ai » poussé des cris ; j'ai appelé du secours, personne » n'est venu... Mon père, pourquoi donc ne m'as-tu » pas répondu? Est-ce que toi aussi, tu m'abandonnes? Alors, alors..... je n'ai plus qu'à mourir. »

En parlant ainsi, ses yeux se fermèrent, et sa tête retomba sur le dossier de son fauteuil. « Retournons-nous, me dit tout bas le vieillard, et que Dieu, dans sa bonté, lui accorde un moment de sommeil tranquille. Hélas! c'est le seul vœu que nous puissions former pour elle. »

J'étais ému jusqu'aux larmes, et j'éprouvais le besoin d'apprendre quelle suite d'événemens avait pu conduire cette jeune infortunée à ce comble de malheur. Le vieillard me prévint. « Je puis vous

» instruire », me dit-il, « de ce que vous désirez » savoir ; car les détails de cette triste histoire me » sont bien connus » ; et il me la raconta en ces termes :

« Le comte Francesco de Vivar appartient à une des premières familles de notre vieille Castille. Il comptait parmi ses aïeux ce brave Rodrigue , qui fut proclamé le Cid , par la justice de ses ennemis et la reconnaissance de son prince.

» De son mariage avec la fille du marquis d'Alfuate, il n'était né qu'un fils , et ce fils , unique rejeton d'une race illustre , était l'objet de tous les soins comme de toute la tendresse de son père.

» Parmi les familles castillanes que des liens d'amitié unissaient à celle de don Vivar , se trouvait particulièrement la famille Gonzalès , fière à juste titre d'avoir donné des souverains à son pays (6). Fernand de Gonzalès avait une fille plus jeune qu'Alonzo de trois années.

» Dès la naissance de Léonora , les deux enfans avaient été destinés l'un à l'autre. Leurs parens faisaient de cette union projetée le sujet de tous leurs entretiens , et dans cette association du sang des souverains et du sang des héros , ils voyaient la gloire et le bonheur de leurs maisons. Élevés tous les deux dans cette pensée , accoutumés à se considérer comme appartenant l'un à l'autre , les

jeunes gens attendaient, sans que le doute se fût jamais présenté à leur esprit, l'époque où leur âge permettrait de les conduire aux pieds des autels.

» Alonzo était brave, généreux et sensible ; il aimait tendrement celle qui lui était promise ; mais cette affection n'avait rien d'exalté, rien qui troublât le repos de ses nuits ni le calme de ses jours. Ceux qui connaissaient la vivacité de ses sensations, la chaleur de ses premiers mouvemens, l'ardeur avec laquelle il saisissait tout ce qui frappait son esprit et tout ce qui touchait son cœur, ceux-là n'auraient pas osé garantir que l'attachement commencé dans son enfance, suffirait à sa jeunesse, et que quelque chose de bien imprévu, de bien irréfléchi, ne viendrait pas détruire des plans combinés avec tant de maturité et de convenance.

» Il n'en était pas ainsi de Léonora ; sensible comme Alonzo, douée comme lui d'un caractère impétueux, d'une ame ardente, d'une imagination facile à enflammer, Léonora avait tourné vers lui seul toutes ses pensées et toutes ses facultés ; l'habitude et la sécurité n'avaient fait qu'entretenir et accroître un amour dont le commencement se confondait dans ses souvenirs avec les premiers battemens de son cœur, et dont l'idée de la mort elle-même ne lui aurait pas fait comprendre la fin.

» Alonzo allait atteindre sa vingt-et-unième an-

née ; Léonora touchait à la dix-huitième ; c'était l'époque fixée par les deux familles pour la célébration du mariage. Les préparatifs étaient commencés. Dans peu de semaines, Léonora allait recevoir d'Alonzo le titre d'épouse, et déjà son cœur ne pouvait plus suffire au bonheur qui l'attendait. Hélas ! ce beau rêve, cette illusion de sa vie entière ne devait pas se réaliser, et le moment du réveil approchait.

» Alonzo passait un soir près de l'église du couvent des Augustins. Tranquillement et doucement occupé de l'union qu'il allait former avec l'amie de son enfance, il voulut placer son bonheur sous la protection divine et invoquer la miraculeuse image du Christ que vous avez sans doute vue et adorée dans cette église. Il entra, pénétré d'un saint recueillement, et s'approcha de l'objet de sa pieuse vénération.

» Au moment où il allait commencer sa prière, son oreille fut frappée par le son d'une voix douce et touchante, qui adressait à la merveilleuse image des paroles suppliantes, interrompues par des sanglots déchirans. Une curiosité inquiète et le sentiment d'une tendre pitié portèrent Alonzo à s'approcher davantage et à rechercher d'où venaient les accens qui l'avaient tant ému. Une jeune fille, dont il ne put voir qu'imparfaitement les traits, mais qui lui parut absorbée dans une profonde



douleur, demandait à la sainte image de secourir sa mère expirante et de l'accepter elle-même pour victime à la place de celle qui allait mourir.

» Après avoir prononcé ces paroles, la jeune fille se leva faible et tremblante, et se dirigea vers la porte, pouvant à peine se soutenir. Entraîné par un mouvement involontaire, Alonzo se présenta à elle comme pour l'aider à marcher, mais elle passa près de lui sans le regarder, et il se contenta de la suivre pour veiller sur elle et pour la secourir si ses forces l'abandonnaient entièrement.

» La jeune suppliante sortit de l'église, marcha péniblement vers la place où se trouve la statue de Charles III, et entra dans une maison simple et de peu d'apparence. Il ne faisait pas nuit encore, et Alonzo avait remarqué que lorsqu'elle passait devant les magasins voisins de la maison où elle était entrée, tous ceux qui s'y trouvaient accouraient sur leurs portes, et la saluaient avec un air d'intérêt et d'affection. Il était facile d'avoir par eux des renseignemens, et Alonzo était trop attendri pour ne pas profiter de l'occasion de satisfaire une curiosité bien légitime.

» Il prit donc des informations ; il apprit que la jeune fille qu'il venait de voir se nommait Pilar, qu'elle était âgée de seize ans, belle comme la madone de Lorette, bonne, modeste et bienfai-

sante comme elle ; que tous ceux qui la connaissaient la chérissaient , que toutes les mères la proposaient pour modèle à leurs filles , et la souhaitaient pour femme à leurs garçons. Elle était fille de Diégo Ruys , architecte habile , et digne descendant de ce fameux Fernand Ruys , qui s'est immortalisé par la construction de notre cathédrale , de Diégo Ruys , connu et estimé de tout Burgos comme le plus honnête homme des deux Castilles.

» Depuis quelques jours , la mère de Pilar était malade , et sa fille allait tous les soirs implorer la protection du Christ à l'église des Augustins. Ses voisins la voyaient revenir chaque fois triste et inquiète , mais elle n'avait jamais paru si souffrante et si accablée , ce qui faisait craindre que sa mère ne se trouvât dans un grand danger.

» Alonzo se retira après ces explications ; il alla voir Léonora ; il se trouva heureux auprès d'elle. Parlant avec tendresse de son mariage qui s'approchait , il compta les jours qui le séparaient de celui qu'il attendait , et se plaignit que le compte fût si long.

» Cependant la conversation ne fut pas aussi franche , aussi libre qu'à l'ordinaire ; il y eut moins d'épanchement et d'abandon. La veille encore , il racontait tout ce qu'il avait vu ou entendu ; ses souvenirs et ses paroles avaient à peine un intervalle. Maintenant il se souvenait de la jeune fille ;

il pensait à sa douleur , à sa piété touchante , peut-être même à sa beauté ; et pourtant , sans pouvoir s'en rendre compte à lui-même , il ne parla de rien de tout cela , et il rentra chez lui l'esprit préoccupé d'autre chose que de son mariage et de sa belle fiancée.

» Le lendemain , à la même heure , un mouvement qu'il ne songea pas même à s'expliquer le ramena à l'église des Augustins. Pilar n'y était pas encore , et il fut près de se plaindre , comme si elle lui avait manqué de parole. Elle arriva , et il s'éloigna précipitamment , comme s'il avait craint d'apercevoir celle qu'il était venu chercher.

» Cette fois il put la voir distinctement. La paix et le bonheur se peignaient sur sa figure charmante. La prière de la veille avait été entendue ; une crise salutaire avait arraché sa mère au danger. Ce n'étaient plus des vœux , c'étaient des actions de grâces qu'elle apportait aux pieds du Christ sauveur.

» Alonzo , ému de sa joie autant qu'il l'avait été de ses larmes , s'approcha d'elle timidement pour la féliciter. Elle l'écouta avec simplicité ; et comme il lui parlait de sa mère avec l'accent de l'intérêt et de l'affection , l'entretien se prolongea tout naturellement , comme il arrive entre deux personnes qui se connaissent et qui s'entendent.

» Alonzo n'alla pas le soir chez Léonora.

» Le lendemain il se présenta chez Diégo Ruys pour lui parler d'une maison qu'il voulait faire construire sur les rives de l'Arlanzon , et Pilar revit avec un plaisir qu'elle ne chercha point à cacher , celui qui la veille lui avait si bien parlé de la convalescence de sa mère.

» Je ne vous répéterai pas , me dit le vieillard , tout ce que m'a raconté cet infortuné pour me faire connaître comment son tendre intérêt pour la jeune vierge était devenu en peu de jours une passion insurmontable , et comment cette passion funeste avait été partagée par celle qui l'avait fait naître. Ces détails vous retiendraient trop long-temps ; et puis , continua-t-il avec un sourire mélancolique , vous comprenez qu'ils sortiraient mal de la bouche d'un vieux prêtre.

» Cependant Léonora s'apercevait avec inquiétude du changement qui s'était opéré dans les traits, dans le caractère, dans la conduite d'Alonzo. Ses visites, autrefois si fréquentes et si longues , étaient devenues peu à peu rares et courtes ; son langage était contraint et embarrassé. Quelquefois , lorsqu'elle lui parlait du bonheur qui s'approchait , elle voyait des larmes rouler dans ses yeux , et il sortait sans lui répondre.

» Absorbée par son amour, Léonora était étrangère à tout le reste. Rien n'avait encore troublé une sécurité parfaite dont elle avait contracté la

douce habitude. Elle recherchait avec une tendre sollicitude les causes du chagrin dont elle remarquait l'empreinte ; elle s'affligeait pour Alonzo ; elle se plaignait qu'il lui refusât sa part d'une douleur qui devait être commune ; mais l'idée d'Alonzo inconstant , d'Alonzo occupé d'une autre femme , ne se présentait pas à son esprit. Le germe de ce mal dévorant que le climat brûlant d'Espagne féconde et développe avec une si cruelle activité , n'était pas encore tombé sur son cœur : elle ignorait la jalousie.

» Le jour approchait cependant , et Alonzo , maîtrisé par sa passion et dévoré par ses remords , n'avait pas encore déclaré à son père et à la compagne de son enfance , qu'il n'était plus en son pouvoir de remplir les engagements contractés en son nom et si souvent ratifiés par lui ; que tous les plans d'union et de bonheur formés par les deux familles devaient être abandonnés ; que Léonora , trahie et délaissée était condamnée par son ami le plus cher à la honte et au désespoir.

» Après de longs combats , il se décida à faire un aveu qui ne pouvait plus être retardé , et ce fut Léonora qu'il voulut instruire la première. Trois fois elle lut , sans la comprendre , la lettre qui lui révélait son sort. Ses souvenirs , sa raison , son cœur surtout , luttaient contre le témoignage de ses yeux , et repoussaient la vérité comme

une odieuse chimère. Cependant il fallut bien la reconnaître, se ressouvenir de cette tristesse, de ce trouble dont on n'avait su deviner la cause, et trouver là le terrible mot de cette douloureuse énigme.

» Le premier sentiment qu'éprouva Léonora fut celui de l'indignation; sa première pensée fut la vengeance, et mille projets sinistres roulèrent et se heurtèrent avec impétuosité dans son imagination exaltée. Cet état violent ne dura pas long-temps; la douleur prit le dessus, et ses larmes coulèrent en abondance. Toutefois aucune faiblesse ne se manifesta en elle; sa résolution fut prise, et cette résolution fut digne d'elle et du sang d'où elle sortait.

» Léonora avait une tante renommée par sa vertu et sa haute sagesse, et depuis vingt années supérieure de ce couvent. Elle se décida à venir chercher auprès de cette femme illustre et respectable un asile, un avenir et des consolations dont elle avait un si grand besoin. Sa famille ignorait encore le coup imprévu qui venait de la frapper. Elle voulut qu'on apprît à la fois son malheur et sa résolution.

» Elle partit de Burgos, laissant à son père la lettre d'Alonzo, sur laquelle elle avait écrit ces mots : « Mon père, vous avez lu, et vous » savez mon sort. J'ai aujourd'hui dix-huit ans,

» Ce jour dont l'attente occupait tous mes moments, ce jour si désiré m'apporte, au lieu de la gloire et du bonheur qu'il me promettait, le désespoir et l'opprobre. Ma vie est finie. Je vais au couvent de Sainte-Marie, d'où je ne sortirai plus. Vous me pardonnerez, mon père, le chagrin que cette résolution vous causera. J'ai la confiance que votre colère ne suivra pas votre fille dans sa retraite; car Dieu voudra mesurer mes maux à la force qu'il m'a donnée pour les supporter. »

» Gonzalès lut et frémit. Frappé à la fois de son injure et de son malheur, il sentit d'abord le besoin de venger l'honneur de sa famille. Il saisit son épée, et court chez celui qui l'a outragé. Alonzo vient au devant de lui; il est pâle et tremblant; le remords et la douleur sont peints sur sa figure. « Où courez-vous? » dit-il au père irrité. « Est-ce moi que vous cherchez, et que me demandez-vous? ma vie! elle est à vous; prenez-la, et je vous devrai plus qu'à celui qui me l'a donnée... Me voilà.... qui vous retient? Pourquoi ne frappez-vous pas? Ne vous ai-je pas frappé moi-même dans ce que vous avez de plus cher?... N'ai-je pas porté la mort dans le cœur de votre unique enfant? N'ai-je pas flétri la beauté, offensé la vertu?..... Gonzalès, tuez-moi, tuez-

» moi vite ; c'est votre devoir ; il y va de votre
» honneur , de la gloire de votre race..... Noble
» descendant des comtes de Castille , vous désho-
» norez un illustre nom si vous laissez vivre un
» jour , une heure , le coupable qui a outragé votre
» fille. »

» Alonzo » , répondit Gonzalès dont la fureur
était contenue par les efforts qui tendaient à l'ex-
citer , « Alonzo , défendez-vous ! Je connais mon
» devoir. Vous devez mourir sous mes coups , ici,
» aujourd'hui , à l'instant même , ou je dois tom-
» ber sous les vôtres ; mais encore une fois , dé-
» fendez-vous. Vous avez bien pu vouloir être un
» parjure ; vous ne ferez pas de moi un assassin. »

» Pressé par ces paroles , et craignant d'arrêter
par sa résistance une vengeance qu'il provoque ,
Alonzo se met en garde ; mais au moment où Gon-
zalès se précipite sur lui , il écarte l'épée qui devait
le défendre , reçoit dans la poitrine un coup terri-
ble , et tombe étendu sur la poussière.

» Égaré , hors de lui , effrayé du sang qu'il
vient de répandre avec une funeste facilité , le mal-
heureux père s'éloigne sans savoir où il portera
le poids du malheur qui l'accable.

» Alonzo est resté seul , sans mouvement , sans
secours. Il respire encore ; mais son sang coule en

abondance, il va périr abandonné, car personne ne connaît l'affreuse catastrophe dont ce jardin vient d'être le théâtre.

» Cependant tout n'est pas désespéré. Une jeune fille a aperçu par la grille du jardin qui s'ouvre sur la rue, un homme blessé et mourant; elle court à lui, le reconnaît, le soulève, et s'efforce, à l'aide de ses vêtemens qu'elle déchire, d'arrêter le sang dont elle est inondée.

» Cette jeune fille, c'était Pilar, que sa tendre sollicitude avait conduite sur les pas d'Alonzo, dont elle avait remarqué le trouble et l'agitation sans avoir pu en devenir la cause. Inquiète du désordre de ses paroles, frappée d'un sinistre pressentiment, elle l'avait suivi au moment où il l'avait quittée, et elle arrivait à la grille du jardin par où il était entré, à l'instant même où il venait de succomber sous le fer de son adversaire.

» Ses efforts ne pouvaient rien pour arrêter les progrès du mal; elle y suppléa par ses cris. Attirés par sa voix suppliante, les gens du palais de Vivar accoururent, reconnurent leur jeune maître, et le transportèrent avec précaution dans son appartement. Pilar ne s'occupa pas de savoir s'il convenait de le suivre; elle le suivit, et s'établit auprès de son lit, sans s'apercevoir seulement de l'étonnement de tous ceux qui se pressaient autour du mourant.

» Don Fernand de Vivar était absent de Burgos ; il était allé visiter une terre dont il se proposait d'enrichir la nouvelle famille au moment où elle allait se former. Un courrier lui fut expédié pour lui apprendre le danger de son fils et pour presser son retour.

» Cependant la nuit entière s'écoula sans que les gens de l'art osassent promettre la guérison d'Alonzo. Pilar ne l'avait point quitté. Lorsqu'on lui avait demandé qui elle était , et pourquoi elle restait là au hasard de compromettre sa santé , elle avait répondu : « Quand il reviendra à lui , il » vous le dira. » On n'avait obtenu aucun autre éclaircissement ; mais elle avait paru à tous si belle, si touchante , si bonne ; son zèle était si empressé et en même temps si utile , qu'on l'avait adoptée et qu'on lui obéissait avec une sorte de respect.

» Don Fernand arriva le lendemain. Il connaissait l'état alarmant d'Alonzo , mais il en ignorait les causes et ne savait rien de ce qui s'était passé. Peu à peu , la terrible vérité se fit jour ; il apprit la passion de son fils pour une jeune fille d'une naissance obscure , la rupture de l'union qui devait faire la joie de sa vieillesse , le duel qui en avait été la suite , et la blessure peut-être mortelle qui menaçait de le priver de l'unique espoir de sa maison.

» Le ciel voulut lui épargner , au moins pour

le moment , cette dernière douleur. Les médecins , après avoir levé l'appareil , affirmèrent que la blessure ne devait pas donner la mort , et , qu'avec le temps , le repos et des soins pareils à ceux qu'il avait reçus , tout permettait d'espérer sa guérison.

» En parlant des soins qu'il avait reçus , les hommes de l'art désignèrent la jeune fille qui lui avait donné les premiers secours , qui avait averti les gens du palais , et qui , depuis , n'avait pas abandonné un instant celui qu'elle avait sauvé.

» Don Fernand n'avait point , dans le trouble où l'avaient jeté d'abord tant d'événemens divers , remarqué cette jeune étrangère. Ce qu'il venait d'entendre ayant fixé son attention sur elle , il fut frappé de sa beauté , de son air de candeur et d'innocence , et de cet abattement qui annonçait à la fois la fatigue dont elle était accablée et l'intérêt pressant qui la soutenait.

» Touché , mais surpris de cet étrange dévouement , il voulut lui parler de sa reconnaissance et des droits qu'elle venait d'acquérir à son affection ; un vague pressentiment le retint. Il devina que c'était là la cause de tous ses malheurs , et son front s'arma de sévérité. « Qui donc êtes-vous , » jeune fille ? » dit-il avec embarras , « qui donc êtes-vous , et comment vous trouvez-vous ici ? »

» Au moment où il lui adressait cette question ,

on annonce qu'un homme , qui paraît plongé dans la plus profonde douleur, demande avec la plus vive instance à parler au comte. Cet homme est introduit ; c'est Diégo Ruys , le père de Pilar , qui , depuis la veille , cherche sa fille , et qui vient s'assurer par lui-même si ses doutes affreux sont fondés.

» Pilar court à lui ; elle veut se jeter dans ses bras ; il la repousse , et s'adressant à don Fernand :
« Seigneur , » lui dit-il , « votre fils a porté le mal-
» heur dans une maison sans tache. Retenu hors
» de mon domicile par mes travaux , je n'ai pu
» veiller moi-même sur l'enfant que le ciel sem-
» blait m'avoir donné pour faire le bonheur et la
» gloire de mes vieux jours.

» Faible et confiante , sa mère a permis qu'un
» suborneur vînt essayer sur mon innocente fille
» l'art funeste de la séduction ; elle a souffert les
» visites longues et fréquentes de votre fils. Parce
» qu'elle l'a su grand seigneur , elle l'a cru hon-
» nête homme. Il a dit qu'il aimait cette enfant ,
» et qu'aucune autre qu'elle ne serait sa femme ,
» et elle n'a pas vu qu'il la trompait. Sa tendresse
» de mère , peut-être aussi son orgueil de mère ,
» lui ont montré dans cette chimère brillante une
» heureuse réalité ; elle a laissé le mal se former ,
» s'étendre , se fortifier , et je ne l'ai connu , moi ,
» père imprudent , moi , père coupable , que lors-
» qu'il n'y a plus eu d'espoir de guérison.

» Arrivé hier, j'ai trouvé ma fille absente ; je
» l'ai cherchée inutilement partout où je pouvais
» croire qu'elle serait retenue ; je l'ai attendue
» toute la nuit. Entendez - vous , vous qui êtes
» père ? j'ai attendu ma fille *toute la nuit* , et le
» jour est venu sans elle ; et enfin , ce matin , le
» secret de ce funeste amour , qu'avait gardé jus-
» que là sa mère tremblante , m'a été révélé , et
» celui-là m'a fait pressentir l'autre..... J'ai en-
» tendu raconter confusément le duel d'Alonzo.
» On m'a parlé d'une jeune fille qui l'avait secouru
» et..... suivi. La rougeur au front, je l'ai devinée ;
» je suis venu pour m'assurer si j'avais en effet à
» pleurer ma fille vivante. La voilà ; je n'ai plus
» rien à apprendre , et mon sort est accompli. »

» Malgré son ressentiment et l'excès de sa dou-
leur personnelle , don Fernand ne put être insen-
sible au noble désespoir de Diégo ; il le plaignit
et chercha à le consoler. « J'ignorais comme
» vous, » lui dit-il , « la fatale passion qu'avait
» conçue mon fils , et , comme vous , je pourrais
» bien m'en plaindre avec amertume , car elle a
» fait aussi de ma maison , jusqu'à présent si heu-
» reuse et si tranquille , le théâtre des plus grands
» malheurs. Toutefois , rassurez-vous , brave et
» généreux Diégo ; le mal qui vous afflige n'est
» pas aussi grand que vous le redoutez. Votre fille

» est bien jeune encore ; le temps , la raison et
» l'absence la guériront bientôt d'un amour sans
» espérance , et vous pourrez retrouver le repos ,
» qui est à jamais perdu pour moi. »

» *Sans espérance!* » murmura Pilar , qui semblait sortir d'un long sommeil et commencer à comprendre que son bonheur n'avait été qu'un rêve.
» *Sans espérance!* » répéta Diégo avec un sourire amer. « Je l'avais bien prédit. *Sans espérance!*... et vous me parlez de repos. Grand
» merci , seigneur , de votre pitié généreuse.....
» Pensez-vous , noble de Castille , qu'on retrouve
» le repos quand on a perdu l'honneur ? Pensez-
» vous , père de famille , qu'il est du repos pour
» celui dont la fille ne peut plus être l'épouse d'un
» honnête homme ? Non , non. Pour lui , il n'y a
» plus que honte et malheur ; pour elle , il ne lui
» reste que le cloître ou la mort. »

» Pilar était tombée aux pieds de son père. « Re-
» levez-vous , » lui dit-il , « et suivez-moi ; je ne
» vous maudirai pas , car vous êtes plus malheureuse encore que criminelle ; mais la main toute
» puissante du Dieu que j'implore s'appesantira
» sur cette maison que je maudis , et je serai
» vengé , par sa juste colère , de la perfidie du
» fils et de l'insultante pitié du père. »

» Ces terribles paroles, prononcées avec véhémence, arrachèrent Alonzo au long évanouissement dans lequel il était demeuré plongé depuis vingt-quatre heures; il ouvrit les yeux, se souleva péniblement, et parut chercher à reconnaître le lieu où il se trouvait et les personnes dont il était entouré. « Pilar, » dit-il d'une voix éteinte, « Pilar, » est-ce bien toi? Viens, viens plus près de moi; » je sens la mort qui m'entraîne; ta main seule » peut me retenir. »

» Au son de cette voix qu'elle reconnaît si bien, Pilar, qui a oublié tout le reste, veut voler au secours de celui qui l'appelle; l'inflexible Diégo la saisit, la force à le suivre, et la porte se referme sur eux. Alonzo retombe dans son accablement insensible, et don Fernand se demande à quoi sert d'avoir été toute sa vie brave, loyal et honoré, de posséder de grands biens, de descendre d'une race illustre, si avec tant d'avantages réunis on est réservé à des douleurs pareilles à celles sous le poids desquelles il succombe.

» Cependant la prédiction des médecins s'accomplit. La force de l'âge, le secours de l'art, les soins de l'amitié, rappelèrent Alonzo à la vie. Sa convalescence fut longue et pénible, mais au bout de quelques semaines il recouvra assez de forces

pour quitter sa chambre et se promener dans les jardins du palais.

» Le souvenir de tous ses malheurs était revenu avec sa raison , mais il n'avait jamais osé interroger son père sur ce qui s'était passé depuis la catastrophe qui l'avait conduit aux portes du tombeau , et personne n'avait osé aborder avec lui ce dangereux entretien ; il savait seulement que Gonzalès était parti pour Madrid , et qu'on présumait que Léonora l'avait suivi.

» Quant à Pilar , il n'avait rien su de sa destinée depuis le jour où il l'avait vu disparaître , entraînée par un homme dans lequel il croyait bien avoir reconnu le malheureux Diégo.

» Tant que sa faiblesse l'avait retenu , il avait lutté péniblement contre le sentiment impérieux qui l'appelait auprès d'elle ; mais dès qu'il sentit que ses forces suffisaient pour le conduire jusqu'à cette maison qu'il connaissait si bien , sa résolution fut arrêtée.

» Il trompa l'homme de confiance qui veillait auprès de lui , sortit par la porte du jardin , et se traîna vers la place , palpitant de plaisir et dévoré d'inquiétude. Il arrive , il regarde : tout est fermé , tout est silencieux , tout annonce une maison déserte. Il frappe , personne ne répond ; il frappe encore , un voisin s'avance et lui dit : « Qui cherchez-vous là ? Diégo Ruys ? Ignorez-vous donc

» tous les malheurs qui l'ont accablé ? Sa fille a
» disparu , sa femme est morte de chagrin , et il
» s'est embarqué depuis un mois pour le Mexique.

» — Voilà mon ouvrage ! » s'écria Alonzo au désespoir. « J'ai assassiné tous ceux qui m'aimaient,
» et je vis encore , et le ciel m'a sauvé de la mort !
» Ah ! je le vois bien , la peine était trop douce ;
» quelle est donc celle que sa justice me réserve ?

» — Je vous ai dit , » reprit le voisin touché de la douleur du jeune seigneur , « que la fille de
» Diégo avait disparu ; je puis ajouter qu'on la
» suppose retirée dans un couvent , et je vous
» confierai même , » ajouta-t-il d'un air d'intelligence et d'intérêt , « que , d'après ce qui m'a été
» rapporté par une femme de la maison , elle est
» aujourd'hui novice au couvent de Sainte-Marie aux Bois.

» — Il suffit ; disposez de moi , ma fortune ne
» paierait pas le service que vous me rendez. »
Telle fut la réponse d'Alonzo , et il se hâta de rentrer pour éviter tous les soupçons.

» Quelques jours se passèrent pendant lesquels le fils du comte de Vivar affecta de paraître calme et tranquille , afin de rendre à son père une sécurité nécessaire à ses projets. Celui-ci , instruit du

départ de Diégo, et croyant sa fille partie avec lui, sentit renaître l'espérance d'arracher un jeune insensé à la fatale passion qui l'avait perdu, et il cessa d'exercer sur lui l'active surveillance dont il s'était fait depuis plusieurs mois un devoir et une habitude.

» Ainsi rendu à la liberté, Alonzo ne perdit pas un jour; il courut vers le couvent où nous sommes, et chercha tous les moyens de voir Pilar et d'en être vu. Long-temps ses tentatives furent vaines. Un jour enfin il apprend qu'une grande solennité appellera les religieuses à l'église, et que les fidèles y seront admis. Son plan est arrêté; il se trouvera sur leur passage, il reconnaîtra Pilar, il en sera reconnu; il ne pourra lui dire qu'un mot, mais ce mot suffira.

» L'heure de la cérémonie arrive; la foule accourt et remplit l'église. Un passage est réservé pour les saintes filles; Alonzo, couvert d'un grand manteau, se place sur ce passage à l'endroit le plus obscur.

» Le cortège s'avance à pas lents; l'abbesse est à sa tête. Elle est appesantie par l'âge, sa marche est mal affermie, mais son front est calme et se-rein; son regard sévère et l'air de dignité dont sa figure est empreinte, commandent la crainte et le respect. Une jeune fille marche à côté d'elle et prête à la vieillesse l'utile appui de son bras; un

voile blanc cache aux regards le visage de la novice, mais sa haute taille, son maintien noble et assuré, la font remarquer, et Alonzo éprouve, en la voyant passer, un sentiment qu'il ne peut définir, et dont il lui est impossible de se rendre compte.

» A la suite de l'abbesse viennent les religieuses, suivant l'ordre de leur admission. Graves et recueillies, leur esprit paraît absorbé par la sainteté du lieu et la solennité du jour. Après elles, viennent les novices. A leur aspect, le cœur d'Alonzo bat avec violence; des mouvemens involontaires, des paroles confuses, trahissent son agitation et son trouble.

» Quelques-unes des novices passent, couvertes de leur voile blanc : il les observe et reste immobile et muet; enfin une d'entre elles s'avance : elle est aussi voilée, mais le cœur d'Alonzo ne s'y trompe pas. Le nom de Pilar est prononcé tout bas; la novice s'arrête, regarde, pousse un léger cri et chancelle. Alonzo saisit sa main, y laisse en tremblant un papier qui contient sa destinée, la referme en la serrant avec l'expression de l'amour au désespoir, et la marche continue sans que rien fasse soupçonner que cette action téméraire ait eu un seul témoin.

» Pilar (car c'était bien elle et son voile ne l'avait pas déguisée), Pilar, entraînée malgré elle dans

une démarche criminelle , combattue par l'amour et le devoir , hésite long-temps , et jette sur le papier que sa main renferme , un regard obscurci par des larmes : « Pilar , que je te voie un instant , un » seul instant , ou je meurs , et c'est toi qui m'auras tué ! »

» L'épreuve était trop forte pour une ame qui n'avait pas encore puisé dans la religion et la solitude des armes contre son amour. Elle crut, l'innocente fille, qu'il s'agissait de choisir entre deux crimes , et son cœur lui dit que le moins funeste des deux serait celui qui ne perdrait qu'elle.

» La cérémonie fut achevée , et le cortège reprit sa marche. Alonzo attendait , avec une impatience et une anxiété dont il n'était pas maître de contenir et de cacher l'expression , le moment où il pouvait espérer une réponse. Pilar approcha ; elle se pencha vers lui , et , d'une voix tremblante mais distincte elle lui dit : « Tu le veux..... avant » trois jours , je serai morte ou tu m'auras vue. »

» A peine ces paroles ont-elles été prononcées , qu'un mouvement extraordinaire et imprévu arrête la marche du cortège. Deux surveillantes , que Pilar n'avait pas remarquées , lui enjoignirent de les suivre , et l'abbesse vers laquelle elle est conduite , lui ordonne de remettre entre ses mains le

papier qu'elle a reçu. Pilar obéit, et tombe expirante de honte et de douleur. L'abbesse ordonne qu'elle soit transportée dans le couvent par la porte intérieure, et reprend sans trouble et sans émotion la marche un instant interrompue.

» Alonzo, transporté de joie et ivre d'espérance, s'était élancé hors de l'église et n'avait rien aperçu du mouvement causé par son imprudence. Cependant le bruit qui se répandit autour de lui attira son attention. On parlait d'une jeune novice accusée d'un crime, d'une lettre saisie, d'un projet d'évasion, de prison, de cachot, de jugement terrible. Il écouta en frémissant et ne put douter long-temps du nouveau malheur qui venait de le frapper.

» Il ne balance point sur le parti qu'il doit prendre; il court au couvent, et demande à être admis auprès de l'abbesse. On le refuse; il insiste : « Il s'agit d'une révélation de la plus haute importance, d'un crime à dénoncer, d'un coupable à connaître et à punir. Il n'y a pas un instant à perdre. » L'abbesse consent à le recevoir. On l'introduit dans le parloir et il attend, en marchant à grands pas, au milieu d'une exaltation toujours croissante.

» Une porte s'ouvre : notre supérieure paraît; sa noble figure porte l'empreinte de la souffrance et de la tristesse. La jeune novice qui l'accompa-

gnait à l'église est encore à ses côtés , et toujours recouverte de son voile.

» Madame ! » dit Alonzo avec émotion et véhémence , « j'en jure par votre Dieu , qui est le
» mien , par cette croix que je vénère , par vos
» vertus que j'admire et que j'honore , la jeune
» fille qui vient d'être saisie par vos ordres est
» innocente de la faute dont on l'accuse. C'est
» moi seul qui suis coupable ; c'est moi qu'il faut
» punir , si c'est un crime d'être fidèle à ses ser-
» mens et d'accomplir la foi jurée. »

» Au son de cette voix tremblante , au bruit de ces paroles passionnées , la novice qui accompagnait la supérieure a frémi et chancelé ; mais Alonzo n'a rien vu.

» Cette jeune fille » , continue-t-il , « ne vous
» appartient point encore ; aucun serment ne l'en-
» chaîne à vos autels , et mille sermens nous at-
» tachent l'un à l'autre. Son cœur est à moi ,
» comme le mien est à elle , sans réserve , sans
» partage. Elle est mon épouse devant Dieu , car
» Dieu a reçu notre promesse , et Dieu punit
» ceux qui violent leurs sermens. »

» — *Et Dieu punit ceux qui violent leurs ser-*

mens!... » répéta la novice d'une voix solennelle ; et sa main , levant le voile qui la couvre , montre , aux yeux d'Alonzo , Léonora.

» Alonzo demeura immobile , comme s'il eût été frappé de la foudre. « Léonora », dit-il après un moment de stupeur et de silence , « Léonora.... » j'ai voulu mourir ; mon sang a coulé sous la » main de ton père ; c'est la colère divine qui m'a » arraché à la mort.... Va , si l'excès du malheur » est une expiation du mal qu'on a fait , jamais » victime ne fut mieux vengée que toi.... Léo- » nora , au nom du ciel , ne me regarde pas ainsi ; » car le fer de ton père était bien moins terrible » que ton regard. »

» — Je te plains et je te pardonne », répondit Léonora avec une émotion contrainte. « J'ai re- » porté vers Dieu tout l'amour que j'avais pour » toi , et je sentais déjà la paix rentrer dans mon » ame , comme le prix de la plus grande victoire » permise à l'humanité. Ta vue a , je l'avoue , » ébranlé un moment mon courage ; mais le spec- » tacle de ton égarement et de ta faiblesse m'a » rendu mon énergie et rappelée à mes devoirs. » Encore une fois , je te plains et je te par- » donne. »

» — C'est assez », dit l'abbesse d'une voix im-

posanté et grave, « c'est assez ; les souvenirs du
» monde n'ont point accès ici. Jeune homme, je
» vous reconnais maintenant ; vous avez offensé
» ma famille et outragé ma nièce. Dieu ne m'a
» pas remis le soin de les venger ; mais vous
» avez troublé la paix de ces lieux ; vous avez
» porté le scandale dans le temple du Seigneur ,
» vous avez , au mépris de la sainteté de nos lois
» et de la majesté de nos fêtes , préparé la crimi-
» nelle évasion d'une fille réservée à la religion.
» C'est à moi qu'il appartient de réprimer de tels
» désordres , et ce devoir , je saurai le remplir.

» Votre complice va être jugée à l'instant , se-
» lon la rigueur de nos règles , et je vous livrerai
» ensuite à ceux qui ont mission de punir le sa-
» crilège. C'est devant eux que vous invoquerez ,
» si vous le voulez , comme excuse , la fougue de
» vos passions et l'égarement de votre jeunesse. »

» Après avoir prononcé ces paroles , la supé-
rieure appelle une surveillante qui attendait ses
ordres , lui dit quelques mots à voix basse , se
lève , et se rend dans la salle de justice , que vous
avez traversée tout à l'heure. Elle prend sa place ;
les religieuses et les novices prennent la leur.
Alonzo est introduit et placé dans la tribune ré-
servée , dont la porte extérieure est gardée par
deux des sbires qui obéissent à l'abbesse.

» Le silence le plus profond régnait dans l'assemblée, et l'on attendait avec anxiété l'arrivée de l'accusée. La porte qui communique avec les cachots s'ouvre en effet; une jeune fille entre, regarde autour d'elle, semble indifférente pour tout ce qu'elle voit et étrangère à tout ce qui se passe. On l'interroge, elle ne répond pas ou ne répond que par un sourire; on la menace, elle sourit encore.

» L'abbesse étonnée ordonne qu'on la fasse approcher d'elle; deux religieuses la conduisent; elle obéit sans résistance, et toujours silencieuse et impassible. Cependant ses yeux s'arrêtent sur cette image du Christ qui est placée au dessus du siège principal, et dont vous avez remarqué la parfaite ressemblance avec celle qu'on adore au couvent des Augustins. Elle tombe à genoux, et s'écrie avec l'accent du bonheur et de la reconnaissance : « Grâce te soit rendue, miraculeuse » image! tu n'as pas repoussé l'humble prière » d'une pauvre fille. Ma mère est sauvée, ma » mère vivra. Fils de Dieu, tu fus hier témoin de » mon désespoir; sois aujourd'hui témoin de ma » joie.... » Puis se relevant après un moment de silence, elle chercha autour d'elle, et dit avec surprise et douleur : « Eh bien! il n'est pas là!.... C'est » pourtant ici que je dois le trouver.... Alonzo, » Alonzo, où es-tu? C'est ici, c'est ici, l'as-tu » donc oublié? »

» Hélas ! Alonzo n'entendait plus rien ; ses forces , à peine ranimées , n'avaient pu suffire à tant de secousses. Sa blessure s'était rouverte , et , pendant que tous les regards étaient tournés vers la pauvre fille , il était tombé baigné dans son sang. On court à lui ; Pilar l'aperçoit et s'écrie :
« Pas encore ! pas encore ! Le moment n'est pas » venu. Je sais bien que la mort n'est pas loin ;
« mais avant la mort il y a l'amour , il y a l'es- » pérance , il y a le bonheur... Insensée que je
« suis ; tout cela c'était le rêve ; il n'y avait de » vrai que le sang , les pleurs et la mort. Eh bien !
« attends-moi ; me voilà , comme je te l'ai pro- » mis ; attends-moi : nous partirons ensemble.... »
et sa voix expire , et ses yeux se ferment , et elle tombe anéantie.

» Cependant les efforts qu'on faisait pour arrêter le sang d'Alonzo étaient infructueux ; il n'avait plus que peu d'instans à vivre. Je fus appelé pour lui donner les secours qui dépendaient de mon saint ministère. J'arrivai.

» Pilar ne donnait plus aucun signe de raison et d'intelligence. Léonora à genoux appelait la miséricorde divine sur celui qu'elle avait tant aimé , et Alonzo , respirant à peine , contemplait ses deux victimes et n'osait regarder la sainte image que je lui offrais. « Mon père », me dit-il , « Dieu est » juste : que pourrais-je en attendre ? — Mon

» fils », lui répondis-je, « Dieu est juste pour ceux qui l'ont servi ; mais Dieu est bon pour ceux qui l'ont offensé. Implorez avec moi sa clémence, et espérez. » Il pria, je me joignis à lui. J'écoutai le récit de ses fautes et de ses souffrances ; je fis pour son salut tout ce que me prescrivait ma religion et mon caractère ; il mourut enfin dans mes bras, en jetant sur moi et sur la pauvre fille de Diégo un regard que je compris bien, et qui voulait dire : Mon père, je vous la recommande.

» J'ai respecté sa dernière prière. La maladie de cette triste victime était sans remède. On voulut la rendre à sa famille : hélas ! elle n'avait plus de famille. J'obtins qu'on lui donnât un asile dans la maison, et je me chargeai de tous les soins qu'exigeait son état.

» Cinq ans se sont écoulés depuis cette terrible scène. L'abbesse est morte ; sa nièce lui a succédé. Léonora remplit noblement les devoirs que lui impose sa haute mission ; mais elle est constamment mélancolique, souffrante, abattue, et il est facile de voir que là aussi la religion n'a pas triomphé sans combat.

» Lorsque les troubles de notre patrie, et la terreur d'une invasion étrangère ont dispersé momentanément le saint troupeau, Pilar est restée seule ici, et ne s'est pas même aperçue de sa so-

litude. Elle ne reconnaît que moi , et en effet il n'y a plus que moi qui prenne quelque intérêt à la pauvre fille. »

Tel fut le récit du bon prêtre. Je ne l'avais pas écouté sans attendrissement , et je quittai le couvent de Sainte-Marie en emportant un sentiment de tristesse que le temps et les grands événemens auxquels je pris part purent seuls dissiper.

Trois mois après je repassai par Burgos. Je n'avais point oublié Pilar. Je pris des informations , et j'appris (dirai-je avec chagrin ?) que depuis quelques jours la pauvre fille ne souffrait plus.

FIN.

NOTES.

(1) Tous les étrangers qui se sont trouvés à Burgos dans un jour de solennité, connaissent les étranges machines dont il est ici question. Il est difficile de voir rien de plus bizarre et de plus extraordinaire dans le temps où nous vivons, que ces grossiers colosses de quinze pieds de haut sortant de l'asile où ils sont religieusement gardés, portés par des hommes cachés sous les longs plis de vêtements dont les mannequins sont recouverts, s'avançant cérémonieusement vers la place publique, puis dansant alternativement avec leur gravité burlesque au bruit d'une musique barbare, et autour d'eux une foule empressée considérant ce spectacle avec une curiosité craintive et respectueuse, sans qu'on puisse apercevoir sur aucune de ces innombrables figures, toutes fidèles à la tradition des temps passés, la tentation d'un sourire.

(2) Les habitans de Burgos appellent leur cathédrale la huitième merveille du monde. Je ne lui disputerai ni ne lui reconnaitrai ce titre revendiqué par tant d'autres monumens, mais ce que personne ne peut contester, c'est qu'elle soit un édifice admirable. La grande chapelle, la chapelle du Connétable, la porte du Pardon, celle des Apôtres, sont d'une merveilleuse architecture, et dans cette enceinte immense, dont la longueur est de trois cents pieds et la largeur de deux cent cinquante, sans y comprendre l'espace occupé par les chapelles latérales, on ne peut faire un pas sans s'arrêter, ou pour contempler l'ensemble ou pour exa-

miner de nouveaux détails, toujours pour s'étonner et admirer.

(3) Il existe dans un grand nombre de villes d'Espagne des christs, des madones, des châsses, pour lesquels les fidèles professent une dévotion toute particulière, et qu'ils viennent invoquer de fort loin avec toute la vivacité du désir et toute la ferveur de la confiance. Parmi les saintes images qui protègent la Vieille Castille, celle du *Christ de Burgos* occupe le premier rang, et il n'est guère de fils, d'épouses, de mères surtout, qui ne soient venus, au jour du danger, déposer en tremblant leur offrande aux pieds du Sauveur, lui adresser leurs vœux et placer leur avenir sous sa divine sauvegarde.

Je sais tout ce que la froide raison réserve de pitié pour ceux qui demandent des miracles; mais que donne la raison à la faiblesse humaine en échange de la foi qui la soutient et de l'amour qui la console? J'ai vu deux jeunes époux suppliant le *Christ de Burgos* de conserver la vie de leur enfant, de leur premier né qui allait mourir, j'ai vu leurs larmes se sécher à l'aspect de cette pierre consacrée qui rappelait à la fois la toute-puissance et l'infinie bonté; j'ai vu leur figure se ranimer par la prière, comme si la prière eût été l'espérance, et j'aurais défié la raison, et l'impiété elle-même, de trouver en leur présence un mot de raillerie ou un signe de dérision.

(4) Il existe en effet à une demi-lieue de Burgos, sous le nom de *Santa-Maria de las huelgas*, un couvent très célèbre dont la supérieure est investie d'un pouvoir tel qu'il serait impossible d'en citer un second exemple. Non seulement elle exerce l'autorité temporelle avec toute l'extension que comporte la féodalité, mais possède en outre la juridiction ecclésiastique et l'autorité spirituelle réservée aux évê-

ques. La crosse et la mitre reposent à ses côtés, comme signes matériels de sa puissance. Toute acte de pouvoir épiscopal est de son ressort, et elle fait elle-même tous ceux qui n'exigent pas une action directe, incompatible avec son sexe. Ainsi elle ne confère pas les ordres sacrés de sa propre main; mais elle enjoint à un prêtre de les conférer, et son ordonnance suffit pour investir du droit d'ordination l'ecclésiastique à qui elle l'adresse.

Cet état de choses durait encore lors de la révolution de 1820. Depuis les événemens de 1823, de graves modifications y ont été faites.

(5) Je n'ai pu voir les Chartres du couvent de *Santa-Maria*, qui avaient été soigneusement emportées. L'origine qui est indiquée ici du pouvoir de l'abbessé n'a pour fondement qu'une tradition populaire qui peut s'expliquer aisément.

Jean II et Isabelle-la-Catholique ont fait dans la province de Burgos de nombreuses fondations de couvens. On remarque parmi les plus somptueuses l'opulent monastère de *Miraflores*, situé tout près de la ville, et dans l'église duquel on visite encore les magnifiques tombeaux des fondateurs.

C'est à eux que dans le doute, et au travers de l'obscurité des temps, l'opinion populaire attribue tous les actes éclatans de munificence qui ont eu des couvens pour l'objet.

(6) La famille Gonzalès est une des plus anciennes et des plus illustres de l'Espagne. Au commencement du onzième siècle, un de ses membres, Fernand Gonzalès, fut le premier souverain proclamé à Burgos, d'abord sous le titre de *comte*, puis sous celui de *roi* de Castille. Son trône fut le berceau de cette grande monarchie castillanne, qui embrassa successivement les nombreuses provinces dont elle se compose aujourd'hui, et dont chacune forma long-temps un royaume séparé.

Ce glorieux souvenir et celui du grand Rodrigue, dont le nom n'est jamais prononcé qu'avec respect, sont religieusement conservés à Burgos. Aussi n'est-il pas un habitant de cette province qui ne soit orgueilleux de son origine, et qui ne connaisse tous les faits célèbres et tous les noms fameux dont sa patrie s'honore.

C'est une chose remarquable dont sont frappés tous ceux des étrangers qui savent observer les pays qu'ils parcourent, que ce sentiment de fierté native qui est empreint sur les figures et qui se décèle dans les discours de la plupart des paysans castillans. Ignorant sur tout le reste, esclave de traditions souvent ridicules, imbu de vieux préjugés dont la persévérance annonce la lenteur des progrès en tout genre, le laboureur de Castille, parlant de sa famille et de l'histoire de son pays, s'exprime avec une noblesse et une sûreté de mémoire qui étonnent et qu'on admire.

Au surplus, les habitans de Burgos ne recherchent pas seulement leur illustration dans les vieux souvenirs. Ils aiment à prouver qu'ils n'ont pas dégénéré, et se plaisent à rappeler leur courageuse conduite pendant l'avant dernière guerre. Ils racontent surtout avec une remarquable énergie la vigoureuse résistance qu'ils opposèrent au maréchal Soult, le 10 novembre 1808, sous le commandement du marquis de Castelar. Ils furent vaincus par l'armée française, mais ils combattirent long-temps contre ces phalanges invincibles qui marchaient à eux couvertes des lauriers de Friedland, d'Iéna et d'Austerlitz, et ils regardent cette longue et sanglante lutte comme une gloire digne d'eux. Ce seraient les enfans des soldats de Léonidas racontant la défaite des Thermopyles, s'ils n'étaient contraints de reconnaître que les Français durent surtout au courage et à l'habileté, ce que les Perses ne durent qu'au nombre.

FIN DES NOTES.

583460



7 20.15

